

Journées de bergers au Nord-Cameroun

Jean Boutrais
Géographe

La méthode des suivis d'itinéraires de troupeaux a représenté une innovation dans les études sur le pastoralisme africain. Autrefois, les chercheurs se contentaient d'indiquer le déroulement habituel d'une journée d'éleveur, d'après ce que leur en disaient les informateurs. Ils transmettaient un récit général qui omettait beaucoup de détails. Les meilleurs bergers ne savent pas toujours exprimer leur manière de conduire les animaux au pâturage ; d'autres ne comprennent pas l'intérêt d'expliquer des pratiques qu'ils tiennent comme allant de soi. Or, c'est justement l'ensemble de ces pratiques devenues évidentes pour les acteurs qui fondent leur compétence pastorale. Un savoir pastoral est rarement identifiable par lui-même mais à travers des pratiques qui, souvent, ne sont pas exprimées par les informateurs.



Les suivis de troupeaux offrent l'avantage de surmonter ces inconvénients par une observation directe. La méthode a surtout été employée par les agrostologues, pour étudier les rapports entre les animaux et les ressources fourragères : identification des espèces consommées, de l'intensité de la pâture et de son importance par rapport à d'autres « activités » (déplacement, abreuvement, repos). Ces recherches donnent lieu à des protocoles compliqués d'observations et de mesures pour parvenir à une connaissance chiffrée du comportement spatial et alimentaire des animaux.

En sciences sociales, il ne s'agit pas de s'engager dans ce genre de mesures autour de l'animal-objet, mais de privilégier des rapports vécus entre les bergers (ceux qui s'occupent des animaux, qu'il s'agisse des éleveurs eux-mêmes ou d'autres personnes) et des animaux domestiques qui manifestent des besoins, des habitudes et des préférences. La conduite à la pâture comporte une série d'interventions des bergers et de réponses des animaux. Il s'instaure entre eux comme un « dialogue » chargé de sens.

Des chercheurs ont entrepris de mesurer de façon rigoureuse des « niveaux de pression » des bergers sur les animaux, en affectant des valeurs à diverses interventions et en répétant la notation à intervalles réguliers pendant les durées de pâture. A partir de ces mesures, ils calculent des indices de pression sur le bétail selon les saisons ou les élevages. Au-delà d'une précision apparente, ces indices restent difficiles à interpréter. Par exemple, des indices élevés peuvent exprimer un bon gardiennage, caractérisé par une série régulière de petites interventions mais, tout aussi bien, quelques actions brutales ou des décisions dures imposées au bétail, qui relèvent d'un autre type de gardiennage.

A des approches statistiques de la conduite pastorale, on peut préférer un récit linéaire des relations entre les bergers et leurs animaux. Plus qualitative, cette restitution narrative synthétise des faits observés ou relate des observations faites au hasard, comme un sondage. Moins précise que les données chiffrées, elle exprime mieux les manières d'agir du berger. Elle est encore plus proche de la réalité lorsqu'elle recourt aux termes qui servent à dire ces pratiques dans la langue locale. *Durngol*, la conduite journalière du troupeau, est ainsi présentée au Nord-Cameroun, à partir de trois récits de journées. Elles se sont déroulées au même moment de l'année, en fin de saison des pluies, *yamde*.

■ Oumarou et Gaynaka, deux petits bergers mbororo

Oumarou et Gaynaka appartiennent au clan des Wodabe, des Peuls réputés comme de vrais Mbororo de brousse qui s'adonnent uniquement à l'élevage et qui possèdent de grands zébus rouges typiques. En fait, en s'installant à une vingtaine de kilomètres au sud de Garoua, les parents d'Oumarou et de Gaynaka se sont écartés de ce stéréotype pastoral. Ils ont acquis, auprès d'autres Mbororo, des zébus blancs, animaux moins prestigieux mais plus rustiques et prolifiques. Ils se sont également mis à cultiver du sorgho, du maïs et même du coton. Pour cela, ils ont consenti, en surmontant beaucoup de scrupules, à atteler des animaux à la charrue. Deux taureaux rouges, gardés par les enfants, portent encore les marques des colliers d'attelage qui leur ont élimé le pelage, en haut du cou. En même temps, ces Mbororo ont abandonné depuis longtemps le nomadisme, en faveur d'une forme de transhumance complexe qui comporte plusieurs allées et venues entre des pâturages saisonniers. Dès cette fin de saison des pluies, la majeure partie des troupeaux familiaux a gagné les environs de la Bénoué, sous la conduite d'adolescents et de bergers.

Les jeunes Oumarou et Gaynaka ont la garde de vaches laitières qui ravitaillent les familles et d'une petite troupe de moutons qui appartiennent au père de Gaynaka. Comme ils sont cousins, leurs pères leur recommandent de mener ensemble les animaux et de veiller aux moutons, qui ne suivent pas toujours les vaches. Leur départ au pâturage n'intervient pas de bon matin. En fait, dès la première aurore, les animaux ont déjà effectué une pâture sans gardiennage. En foulfouldé, *wammbugo* signifie conduire les vaches de bon matin. Mais les parents d'Oumarou et de Gaynaka laissent les animaux sortir librement, comme tous les pasteurs qui ne craignent pas trop les risques de dégâts aux champs. Pour cette raison, les Mbororo disent plutôt : *na'i dilli weetugo* : « les vaches sont parties de bon matin », sous-entendu : d'elles-mêmes. Cette première pâture dure jusqu'à sept heures, les animaux revenant d'eux-mêmes près du campement pour la traite : *Biol*.

Les animaux ne rentrent pas dans le parc entouré d'une clôture mais attendent dehors. Les femmes détachent alors les veaux, un par un, et prélèvent un peu de lait auprès de chaque vache. Les enfants se rassasient de lait frais (*Biraadam*) recouvert d'écume (*nguufo*), qui laisse des traces autour de la bouche des petits buveurs. Après la traite, les veaux déambulent quelque temps autour de leurs mères qui se tiennent immobiles, en ruminant (*Di Don dari*). Les unes se couchent, d'autres paissent tranquillement aux abords du campement, dans un pâturage envahi par une plante rudérale que les Mbororo appellent *makassa* (?). Bientôt, les enfants récupèrent les veaux, encore trop jeunes pour suivre le troupeau à longueur de journée. En tenant fermement une oreille d'une main et en poussant sur l'arrière-train des veaux récalcitrants, ils les ramènent à la corde commune (*daangol*). Les veaux âgés d'un an seront admis à accompagner le troupeau, mais ils importuneront souvent leurs mères en essayant de les téter aux arrêts de pâture. Les enfants boivent encore un peu de lait, alors que les femmes, assises à l'ombre d'un arbre, au milieu de l'aire du campement, s'occupent des tout-petits.

Vers onze heures, les animaux s'agitent. Quelques signaux du père d'Oumarou suffisent pour les mettre en mouvement. C'est le départ : *saa'i oorugo* : le moment de pousser les animaux au pâturage, le matin. Aujourd'hui, les animaux partent à une allure soutenue, suivis d'Oumarou et de Gaynaka qui poussent les moutons. Oumarou souffle dans un pipeau (*fuufordu*) confectionné avec une grosse tige de sorgho. Il entonne des trilles par des notes aiguës, suivies de modulations rapides sur des notes plus graves. Chaque air est court, le temps de reprendre souffle et de nouvelles trilles fusent. La première marche se déroule dans la joie de gagner la brousse : *Di dilla ladde* : « elles (les vaches) partent en brousse ».

Bientôt, un autre pipeau se fait entendre. Les deux enfants rejoignent Kao et Moussa qui gardent un troupeau d'une cinquantaine de têtes, des zébus surtout blancs, de Mbororo voisins. Les joueurs de flûte font concurrence de virtuosité, tandis que les animaux se côtoient et se mettent à paître. Habituellement, les Mbororo évitent que des troupeaux différents paissent ainsi ensemble, surtout lorsque les animaux sont

nombreux, car ils risquent de se mélanger. Chaque gardien dévie son troupeau lorsqu'il aperçoit d'autres animaux, en brousse. Mais les enfants aiment se rencontrer pour s'adonner à des jeux (*fijirde*), simuler des combats de bâtons ou échanger des nouvelles, comme les « grands ». On monte sur une termitière et on joue de la musique, tout en surveillant les animaux du coin de l'œil.

Les deux troupeaux atteignent une jachère (*sabeere*), en bordure de champs de sorgho encore sur pied. Les enfants se postent sur le tronc d'un arbre tombé, à la limite des cultures, pour laisser les animaux brouter des plantes de jachères. Ce ne sont pas des graminées mais surtout des adventices, des plantes rampantes (*laylaykon*), dont les animaux apprécient les feuilles tendres (*Ipomea eriocarpa* (?), sorte de patates sauvages). Ils happent les tiges et tirent dessus, d'un coup de tête. Tout près, des tiges de maïs écornées appartiennent à un jeune Mbororo qui a abandonné sa tentative agricole, par suite des dégâts du bétail. C'est une halte habituelle des troupeaux, où les enfants savent qu'ils ont des chances de se rencontrer. Aujourd'hui, ils s'y attardent encore alors qu'habituellement les bergers commencent la journée en dirigeant les animaux à un point d'abreuvement.

Oumarou et Gaynaka s'y décident enfin, vers 13 heures. L'accès à la rivière est délicat, car les pâturages se rétrécissent en un corridor bordé de cultures, en particulier de champs de coton. Les allées et venues du bétail, dans ce passage, ont fini par tracer des sentes dont les lacis forment une piste à bétail : *burtol*. C'est une marque typique du bétail sur le sol. Elle descend vers la rivière encaissée (*juggol*) par des rampes que les animaux piétinent et creusent, à force d'y passer. En même temps qu'ils s'abreuvent, les animaux aiment patauger dans l'eau, en gagnant l'autre rive. Mais les parents ont interdit de se rendre dans les pâturages situés de l'autre côté de la rivière où les animaux sont malades de fièvre aphteuse (*njoobu*). Les éleveurs ont institué d'eux-mêmes une « quarantaine » du secteur atteint. Quelques animaux et la troupe de moutons s'y engagent déjà, si bien qu'Oumarou doit courir et les rattraper pour qu'ils fassent demi-tour. Le gros troupeau de Kao et Moussa s'est déjà abreuvé puis est parti et est perdu de vue.

Après l'abreuvement (*yarnugo*), commence la pâture proprement dite (*durngol*). Oumarou et Gaynaka dirigent les animaux vers un dos de terrain (*yoolde*), où les graminées forment des touffes sous de nombreux arbres : de grands *Daniellia oliveri* (*karlaabi*) et *Parkia biglobosa* (*nareehi*). Les karités (*kareehi*) prennent ici une grande taille, à côté des faux-karités (*karereehi*) et de divers *Terminalia* (*bauchibi*). Mais le jeune Gaynaka s'intéresse surtout aux arbustes *Annona senegalensis* (*dukubi laddé*) qu'il dépouille de leur écorce. Avec la partie interne de ces lianes, il tresse des colliers qu'il s'enfile au poignet. Il espère ainsi séduire les filles, dit-il. Gaynaka, contrairement à son nom (qui signifie la période de gardiennage) musarde et rêve en brousse alors qu'Oumarou prend au sérieux sa responsabilité de berger.

Les animaux entrent dans un bas-fond (*wahuwol* ou *dallo*) à végétation différente. Ce sont de grandes graminées, des *Hyparrhenia*, sans couvert arboré. Les herbes ont déjà été broutées, car beaucoup de tiges sont rabattues à un mètre de hauteur. Très vigoureuses, ce sont des tiges grossières pour le bétail, mais de jeunes feuilles vertes ont poussé au niveau des coupes antérieures. Les animaux pénètrent dans cette masse herbeuse et broutent avec plaisir les hauts de graminées. D'eux-mêmes, ils y resteraient un long moment, si les bergers n'intervenaient pas. C'est que les parents ne sont pas satisfaits lorsque les animaux s'écartent peu durant la journée. Plus les enfants les ont emmenés loin, et mieux c'est. Oumarou les force donc à partir : c'est la première fois qu'il se sert du bâton.

Les animaux retrouvent une savane boisée où ils se remettent à paître, dès qu'Oumarou ne les pousse plus. A 14 heures, il fait chaud ; les oiseaux de la brousse restent silencieux. Les enfants vont d'un arbre à l'autre pour se tenir à l'ombre. Un « grand » (il est âgé d'environ 12 ans) vient à la rencontre des petits. Il emprunte la flûte d'Oumarou et se lance dans un véritable récital qui captive les enfants. Pendant ce temps, les animaux paissent et s'éloignent insensiblement. Seuls, des dos blancs sont encore visibles entre les feuillages des arbustes qui, au-delà d'une centaine de mètres, ferment la vue. Oumarou envoie Gaynaka les contrôler mais lui-même reste

au concert... Bientôt, Gaynaka n'est plus visible à son tour. En fait, il a retrouvé les deux amis du matin, Kao et Moussa. Le récital s'étant prolongé, Oumarou se rend compte qu'il ne contrôle plus la situation. Gaynaka ne répond pas à plusieurs appels, trop occupé qu'il est avec ses amis. Alors Oumarou se fâche et crie : « Gaynaka, je t'ai dit : va, ramène les vaches et les moutons ! Toi, tu pars seulement t'amuser. Maintenant, les moutons sont perdus. Qu'est-ce que tu vas dire à la maison ? J'espère que ta mère, Nenné, te battra et que tu pleureras ! » C'est une tirade débitée très vite et à la cantonade, non seulement à l'intention de Gaynaka, mais aussi de ses amis. Gaynaka revient mais ne dit mot ; il continue à tresser des bracelets d'écorce. Il avoue enfin qu'il n'a pas vu les moutons qui se sont bel et bien perdus.

Oumarou et Gaynaka se tiennent à part, sans s'adresser la parole. De temps en temps, ils scrutent la brousse pour repérer les taches blanches éventuelles des moutons. Kao et Moussa s'éloignent ; on entend encore leurs pipeaux en brousse. A la fin, Oumarou décide d'aller à la recherche des moutons et demande à Gaynaka de s'occuper des bovins. Alors, Gaynaka se plante devant les grands animaux et, le bâton tendu bien droit, il s'assoit en face d'eux. Aussitôt, les animaux s'immobilisent à ce signe et se rassemblent, en plein soleil. Leur masse compacte fait un contraste étonnant avec la frêle silhouette de Gaynaka et de son bâton qui symbolise un commandement. Des vaches se couchent, fatiguées par la canicule. Pourtant, après une longue attente, le rassemblement se défait peu à peu parce que des mouches agacent les animaux. Gaynaka n'insiste pas ; il se lève et les suit. Oumarou, de son côté, revient bredouille de sa quête : impossible de retrouver les fameux moutons. Il renonce alors à son projet de gagner des pâturages plus éloignés. En faisant demi-tour, il espère rencontrer la troupe des moutons, peut-être oubliée en cours de route.

Par une marche lente, entrecoupée de moments de pâture dans une savane boisée à maigre couvert herbacé et sur des sols caillouteux, les animaux débouchent bientôt dans une tête de vallon : *hoore maayo*. Ici, les graminées, intensément pâturées, forment un tapis continu, avec seulement quelques

arbustes. Les herbes rases plaisent aux animaux qui se mettent tous à paître. Profitant de cet arrêt, Oumarou entreprend de jouer du pipeau mais les sons ne sortent pas bien. De rage, il jette la flûte à terre et la piétine... Gaynaka récupère l'instrument sans dire un mot et essaie de le réparer en enroulant des écorces autour du tuyau. Mais plusieurs essais se révèlent vains : de l'air s'échappe toujours par les fentes... Entre-temps, un Mbororo de passage apprend aux enfants que leurs moutons sont rentrés d'eux-mêmes au campement. Il est 16 heures et les ombres s'allongent, les couleurs de la brousse deviennent plus intenses ; les pigeons roucoulent. Oumarou décide de ramener les animaux au point d'abreuvement. Il les appelle à plusieurs reprises : « *Ooh, haay !* » Mais les vaches ne semblent pas l'entendre, tout occupées qu'elles sont à paître. Dépité, Oumarou assène quelques coups de bâtons vigoureux. Étonnés de ce traitement, les animaux relèvent la tête et se mettent à courir. Mais, en s'approchant de la rivière, il faut prendre garde à nouveau aux champs. Gaynaka se tient d'un côté et Oumarou de l'autre. Les animaux dévient à droite puis à gauche alors qu'habituellement, ils se dirigent d'eux-mêmes tout droit vers le lieu d'abreuvement. Oumarou tance les animaux récalcitrants : *Yaare, fiDe* : « scorpion, pique-les ! » Comme ils continuent à progresser en désordre, Oumarou se fâche une nouvelle fois contre Gaynaka, accusé de ne pas les pousser comme il faut. Mais devant toutes ces difficultés, Oumarou finit lui-même par abandonner : les animaux ne veulent pas boire ; demain, ils se rendront plus vite à la rivière. Le troupeau retrouve la jachère du matin où il pâture, mais en s'approchant insensiblement de la limite du sorgho : alerte des petits bergers qui les font changer de direction. Oumarou avertit encore Gaynaka qu'il se plaindra à ses parents : il ne l'aide pas à contenir les animaux.

Il est près de 17 heures et c'est déjà le soir. De nombreux oiseaux pique-boeufs (*sarwaali* : les *Buphagas*) s'accrochent aux pelages, surtout des veaux. On entend alors la flûte de Kao qui revient du lieu d'abreuvement, en poussant son troupeau. Ses animaux, eux aussi, ne voulaient pas aller boire mais il les a conduits de force. Une fois arrivés à la rivière, ils ont bien bu... Tant pis, Oumarou déclare qu'il n'emmènera pas ses

vaches ce soir parce qu'il est trop tard. C'est le moment du retour de pâture : *saa'i jaanyugo*. Comme pour le départ, le retour s'effectue rapidement. Les animaux connaissent le chemin et marchent devant les petits bergers, sans s'arrêter pour paître. En cours de route, le jeune Moussa arrache une liane de sous-bois. C'est un remède (*lekki na'i*) qu'on met dans le feu allumé au milieu du troupeau pour l'enfumer (*surna*) et le protéger des insectes piqueurs. Moussa traîne tout un paquet de tiges de cette liane sur le sentier du retour. Puis son troupeau s'écarte de celui d'Oumarou et de Gaynaka, chacun regagnant son campement. Tout le monde est de retour à 17 h 30 mais les animaux s'arrêtent un peu avant l'arrivée. *Di Don kiirta* : elles passent la soirée (en broutant). Comme la grande pâture de la journée est finie, c'est un simple complément de nourriture. D'ailleurs, les petits bergers ne s'en occupent plus ; ils rentrent se désaltérer. Et les moutons ? Ils sont repartis paître...



L'itinéraire d'Oumarou et de Gaynaka ne répond pas à leurs intentions initiales, ni au rythme habituel de pâture : plusieurs changements de trajet, absence de second abreuvement en fin de journée. Leur petit troupeau a évolué à faible distance du campement, en croisant souvent un autre troupeau. Les enfants ne manifestent leur volonté que par intermittence aux animaux. Ils s'imposent un moment, mais les animaux savent aussi faire comprendre ce qu'ils veulent. Quant aux moutons, ils sont tellement indisciplinés qu'il est difficile de les conduire en même temps que les bovins, même sur de faibles distances. Encore tout jeunes, Oumarou et Gaynaka ne manifestent pas la même personnalité. Le premier conduit le troupeau avec déjà de l'autorité. Le second est timide mais patient et observateur. Il subit les sautes d'humeur de son compagnon sans broncher. Enfin, il aime la brousse et ses plantes dont les ressources sont grandes pour fabriquer des objets, des ornements qui imitent ceux des adultes.

Adamou, un jeune berger foulbé

Adamou est un Foulbé d'une quinzaine d'années qui garde le troupeau de son vieux père, aux environs de Guider, dans la zone dite des piémonts aux monts Mandara. Mais cette présentation initiale serait à nuancer ou à compléter sur presque tous les points. Ces Foulbé habitent la région de Garoua depuis plusieurs générations : le lignage paternel d'Adamou est appelé *Kilba'en*, tandis que du côté maternel, ce sont des *Bamlé*, réputés coexister depuis longtemps avec les autochtones de Guider. Pourtant, leur bétail consiste uniquement en grands zébus de couleur acajou. Un observateur en concluerait qu'il s'agit d'animaux de *Mbororo*, par exemple de Wodabe mais surtout pas de Foulbé, réputés détenir des zébus de petite taille. Le père d'Adamou reconnaît volontiers qu'il s'agit d'animaux *mbororooji*, mais ils n'en possèdent pas d'autres. On peut supposer qu'il s'agit d'emprunts anciens à des *Mbororo* qui séjournèrent déjà dans la région de Garoua à la fin du siècle dernier. En tout cas, ces Foulbé considèrent maintenant les zébus rouges comme leur race bovine ancestrale (*na'i asliiji* : vaches d'origine) et ils se refusent à tout croisement ou changement de race. Ils manifestent ainsi un comportement typiquement pastoral, alors que les parents d'Oumarou et de Gaynaka ne sont plus attachés à une race bovine spécifique. Le conservatisme de ces Foulbé est d'autant plus méritoire que le contexte de l'élevage s'est nettement aggravé dans leur secteur. Le père d'Adamou n'ignore pas que les grands zébus rouges sont exigeants en nourriture, qu'ils requièrent des pâturages abondants (*buDo manga*) et qu'ils ont besoin de grands espaces (*ladde masin*). C'est d'ailleurs pour cette raison que le grand-père d'Adamou s'était installé à Héri : il y avait alors beaucoup de brousse et le gardiennage était facile. Mais maintenant, tout est changé. Les cultivateurs qui habitaient autrefois sur les montagnes de Guider sont descendus massivement en plaine, en commençant par occuper les piémonts. Résultat : la plupart des anciens pâturages sont convertis en cultures, des sources salées sont encerclées de champs, la brousse est morte (*ladde waati*). Les grands zébus rouges ne sont plus rassasiés, même en saison des pluies.

Alors, les vaches ne vèlent plus comme autrefois et le troupeau diminue lentement : *na'i jinni* : « les vaches sont finies ». De fait, le troupeau d'Adamou ne compte qu'une trentaine de têtes et encore, quelques animaux sont mis en pension par d'autres propriétaires.

Le père d'Adamou ne manque pas de dire que leur situation a changé : *durngol wayli bee BoDDum*. : « l'élevage a complètement changé ». Maintenant, on achète du tourteau de coton ou des fanes d'arachide pour les animaux fatigués en saison sèche. *Haande, jungo wurna na'i* : « aujourd'hui, c'est de la main qu'on nourrit les vaches ». Le comportement des animaux a changé, lui aussi. Autrefois, les animaux s'enfuyaient dès qu'ils rencontraient une personne inconnue en brousse. Aujourd'hui, ils ne sont plus aussi craintifs, assure le père d'Adamou. Mais est-ce si sûr ? Le troupeau que garde Adamou compte 33 têtes dont 16 vaches, cinq génisses, six veaux et velles, trois taurillons, trois taureaux dont deux pour le labour. Adamou est fier du taureau reproducteur, âgé de sept ans, massif et de race pure. L'an dernier, son père a vendu le taureau précédent qui était âgé d'une dizaine d'années. Un taureau est surtout bon pour la reproduction entre six et huit ans. Tout le troupeau est de race acajou, sauf une vache blanche qui appartient à la mère d'Adamou. Sa famille ne possède que ce genre de zébus blancs. D'un lignage à l'autre des Foulbé, les races bovines divergent donc.

A 7 h 30 du matin, le père d'Adamou se rend au lieu de stationnement (*waalde*) du troupeau, situé à l'écart du village. L'ancien chef foulbé avait préservé ce secteur pour l'élevage, mais le père d'Adamou se plaint de l'extension continue des cultures aux dépens du peu d'espace pastoral qui subsiste. Les alentours du campement sont envahis de touffes de *Sida acuta* (*lekkoy saatukoy*), liées à une longue présence du bétail, et par de grandes graminées amères (*kadkaDe* : *Urelytrum* ?) refusées par les bovins. L'entrée du parc à bétail est ouverte, le troupeau étant sorti de bon matin pour la première pâture. Les Foulbé emploient une technique spéciale pour édifier la clôture du parc à bétail (*kowaagol*), en superposant plusieurs strates de branchages et en recouvrant le tout d'épineux, ce qui constitue un obstacle dissuasif pour les ani-

maux comme pour les voleurs. L'espace enclos matérialise le centre de chaque *waalde*.

A 8 h 30, le troupeau revient avec Adamou. Ici, les animaux sont gardés pendant la pâture *wammbunde*, car le risque de dégâts (*bononda*) aux champs est grand, durant tout l'hivernage. Les Foulbé redoutent d'avoir à déboursier de l'argent, en cas de dommages. De retour, les animaux se rassemblent et les vaches attendent qu'on détache les veaux. Elles se tournent, attentives, vers leur cordée. C'est Adamou qui détache les veaux l'un après l'autre et qui se charge de la traite. De jeunes enfants sont arrivés avec plusieurs récipients (calebasses, cuvettes émaillées), afin de prendre livraison de lait frais pour la famille. Les femmes sont absentes de l'animation qui règne au *waalde*. Après la traite, les vaches se reposent, un peu à l'écart du parc où de petites mouches pullulent. Le père d'Adamou circule entre les animaux et les observe. C'est le moment habituel du détiquage mais, à cette période de l'année, les tiques deviennent rares.

A 10 h, les vaches se remettent debout. Cela signifie qu'elles sont prêtes à repartir : *dey dey oorugo na'i* : « c'est le moment qui convient pour pousser les vaches (au pâturage) ». Mais Adamou refuse de partir parce qu'il n'a pas déjeuné (*basita*). En colère, le père commande aux petits d'aller chercher tout de suite la nourriture (*nyiri*) à la maison. Après le repas, pris à l'ombre d'un arbre, les veaux sont rattachés en quelques tours de mains. Le troupeau s'ébranle à 11 heures : de l'avis du père d'Adamou, c'est trop tard. Aussi, le départ s'effectue-t-il dans la hâte. Le père regarde les animaux s'éloigner derrière Adamou. C'est la façon qu'il estime convenable de conduire le troupeau : *na'i amin, arDugo Buri* : « nos vaches, c'est mieux de les guider ». Pour lui, le berger qui marche derrière les animaux ne connaît pas son travail, ce n'est pas un bon berger. Les petits Mbororo, Oumarou et Gaynaka, ne s'occupaient que de vaches laitières, alors que les animaux d'Adamou forment un vrai troupeau. Après quelques centaines de mètres, la piste à bétail franchit un passage de rivière (*jipporDe maayo*) où les animaux s'abreuvent rapidement. Sur l'autre rive, la file des animaux s'allonge à nouveau. C'est le secteur de pâture habituel des ânes, moutons et bovins qui

appartiennent aux cultivateurs (*na'i ndemri*) et que gardent des groupes d'enfants, en jouant de la guitare. Soudain, un tout petit lance des cris. Que se passe-t-il ? Croyant que ses animaux suivent ceux d'Adamou, il s'est affolé... Indifférent, le troupeau foubé traverse cette ambiance bruyante d'élevage villageois aux abords du terroir. Adamou entend mener plus loin ses grands zébus rouges.

Le troupeau quitte le bas de vallée, simple couloir de pâturages enserré entre une galerie forestière et des champs, pour déboucher dans un secteur plus dégagé. C'est un *harde*, sol argileux compact et réputé stérile, parsemé de quelques *tanni* (*Balanites aegyptiaca*), avec une pelouse rase où les animaux se mettent à brouter. En fin de saison des pluies, les animaux cherchent les petites herbes et les feuilles basses. Ils circulent entre des graminées à hautes tiges, nanties de panicules (*buluuDe* : *Pennisetum pedicellatum*) sans y toucher. Leur grande masse fourragère n'attire pas les animaux. En revanche, ils apprécient les herbes encore vertes qui bordent les champs. Les voici à la frange d'une parcelle de coton, où Adamou s'est posté pour prévenir tout dégât. Là, subsistent des « haricots de brousse » et d'autres plantes adventices que les cultivateurs n'ont pas extirpées, au moment des sarclages. Plusieurs animaux avancent lentement de front, jusqu'à l'extrême limite permise par Adamou. Il s'en méfie moins que de la vache Gimbo qui s'isole dans les grandes herbes. Rappelée à l'ordre plusieurs fois, elle fait mine de ne pas entendre. Alors, Adamou décide de changer de pâturage. C'est une manière de ne pas s'opposer de front à la vache entêtée. Il s'arrête le long d'un champ de maïs, puis conduit le troupeau dans un secteur étroit qui forme un rentrant dans l'aire des cultures. C'est encore un *harde* à l'herbe rase, comme les animaux l'aiment. Ils se rassemblent autour d'un petit point d'eau, près d'un *tanni*. Bien que cette eau paraisse sale, des animaux la boivent goulûment. C'est qu'il s'agit d'une source salée (*ngolirDe*), comme il y en avait beaucoup autrefois, avant l'extension des cultures. Les Foubé regrettent la perte de ces points d'eau salée qui signifie, pour eux, la fermeture de la brousse à l'élevage : *gese tari, ladde waati* : « les champs encerclent (les sources), la brousse est morte ». Il faut dire que

ces lieux importants pour l'élevage ne le paraissent pas aux yeux des autres : aucune marque d'appropriation ou de protection d'une utilisation pastorale ; simplement des sentes de bétail qui convergent aux points d'abreuvement.

Un cultivateur a entrepris un champ de coton en bordure du *harde*, en le protégeant d'une petite clôture d'épineux. Lui-même vient saluer Adamou en lui apportant de l'eau à boire. Puis il revient, mieux habillé, pour changer de place ses moutons et chèvres, attachés au piquet dans le pâturage. Les vaches d'Adamou ne le reconnaissent pas et cessent de paître. Un autre villageois traverse le pâturage, éveillant encore la crainte des animaux. Dès lors, Adamou s'en va. Il estime que ses animaux, sans cesse dérangés par des passages, ne paissent pas tranquillement. En quittant ce réduit pastoral, il longe des champs de coton et de sorgho, en se tenant à la lisière des cultures. La vache Mbalé le suit curieusement, vient le flairer, attend quelque chose. C'est une grande vache rouge, un peu efflanquée, qui manifeste une familiarité étonnante. Adamou sort de sa poche un bel épis de maïs, subtilisé tout à l'heure, dans la plus grande discrétion. Mbalé savoure le maïs comme une friandise, en étirant la tête en avant tant qu'elle le mâchouille. Elle met longtemps à le déguster ; de la salive lui sort de la gueule. Les autres vaches continuent de paître, sans faire attention au manège entre Adamou et Mbalé. C'est sa vache préférée. Quand elle allaite en saison sèche, elle est fatiguée, ce qui lui vaut quelques privautés. Peu de temps plus tard, elle quémante à nouveau et reçoit un second épis de maïs, sorti de l'autre poche... Ce sera tout pour aujourd'hui. Pourtant, elle suit encore Adamou comme un petit chien. Alors, pour changer les idées de cet animal, Adamou pousse le troupeau plus loin.

Il arrive dans un vallon frais et encore verdoyant, garni de grands tamariniers (*jaBBi*) et de quelques *Acacia albida* (*caski*). Seul, le creux du vallon est laissé en herbe, mais des champs l'encerclent presque complètement. Les animaux se remettent à paître les herbes les plus courtes. Profitant de ce répit, Adamou fume une cigarette. Caché dans son champ de sorgho, un cultivateur l'apostrophe soudain :

« - Tu es toujours avec tes vaches près des champs. Tu abîmes tout. Il y a longtemps que je te vois...

- Peut-être que tu es déjà ivre. Je n'ai rien abîmé du tout ! »

Après cette algarade, Adamou discute avec de jeunes villageois dans le vallon et leur demande à boire. A 14 heures, il fait chaud. Le troupeau se remet en marche, traverse un *barde* à sol dénudé, puis entre dans une jachère qui est, en fait, un essai de culture de coton abandonné après les semis. Sous les herbes, subsistent des billons (*tarol*) et de minces tiges de coton que les animaux étêtent d'un coup de langue. Ils cherchent également les plantes vertes de jachère. Adamou plaisante avec trois jeunes filles qui ramassent des feuilles à sauce, peut-être pour les vendre au marché. Elles entrent dans un beau champ de coton. Alors, une voix féminine s'élève des champs voisins :

« - Qui abîme mon coton ? Qui est en train de faire des récoltes dans mon champ ?

- On ne reste pas. On ne prend rien dans votre champ ! »

La fille qui a répondu ne peut s'empêcher de rire. Adamou continue de discuter avec les filles tout en surveillant ses animaux. S'ils avaient le malheur de frôler le beau champ de coton, ce serait à son tour de subir la vindicte féminine. Aussi préfère-t-il s'éloigner, en empruntant un passage étroit entre les champs. Il parvient dans un bas-fond tapissé d'herbes rases et dominé par un énorme *Ficus (ibbi)*. Les vaches paissent autour du grand arbre, puis se rapprochent d'une parcelle d'arachide où Adamou se tient. Cette fois, c'est la vache Ninié qui est la plus indisciplinée. Elle tente, à plusieurs reprises, d'attraper quelques tiges d'arachide. Adamou la rappelle à l'ordre puis jette son bâton qui virevolte et s'abat juste devant le museau de Ninié. Cette façon d'intervenir auprès des animaux est fréquente, mais requiert beaucoup d'adresse. Des bergers maladroits et brutaux risquent de blesser ou même de tuer des animaux, d'un jet trop violent de bâton. Par contre, la vache Sewngé est un peu malade : elle ne mange plus et son pelage est redressé, comme s'il était brossé à rebrousse-poil. C'est l'indice de la trypanosomose bovine, *bodehow*. Les autres vaches : Saygé, Nyawé, Amaré, Jabba et Wulé vont et viennent dans le bas-fond. Il est maintenant 15 heures. Adamou voudrait les emmener plus loin, au-delà d'une petite colline

rocheuse qui offre des pâturages. Mais les animaux ne le suivent plus parce qu'ils ont soif. Alors, il consent à faire demi-tour, mais en empruntant un autre trajet.

C'est un secteur peu fréquenté par le bétail, car les herbes ont monté et certaines commencent à grainer. Les animaux progressent d'abord de front sous la garde vigilante d'Adamou. En effet, la façade d'un champ de grands sorghos est toute proche. Les animaux s'attardent peu, négligent les hampes grossières des hautes graminées et cherchent les feuilles basses plus tendres. Le pâturage se termine par un entonnoir étroit, où les animaux ne peuvent avancer qu'en file indienne. Adamou les côtoie en marchant dans un champ d'arachide qui appartient probablement à une femme, car elle a complanté l'arachide de rangées de sorgho blanc (*mbayeeri*). Ce type d'association culturale attise l'envie des animaux en fin d'hivernage, à cause des fanes d'arachides encore vertes mais surtout des feuilles d'un vert tendre du sorgho tardif. D'autres champs sont traversés. C'est une progression lente dans un véritable corridor herbeux encadré de cultures. Un moment, le passage à bétail devient tellement resserré qu'Adamou demande l'aide d'un cultivateur qui se trouve là. Lui-même devancera les animaux en les appelant, tandis que le cultivateur se tiendra à l'arrière pour prévenir des écarts éventuels. Adamou avance rapidement, en lançant des *waree ! waree ga !* : « venez ! venez par ici ! » Tout se passe bien, jusqu'à ce que la vache Baleere, accompagnée d'un grand veau, s'inquiète de l'étranger qui la talonne. Elle se retourne, dresse haut la tête, écarte les oreilles et s'apprête à charger le cultivateur qui doit brandir un bâton de fortune pour l'effrayer. Un peu plus tard, nouvel incident : un cri strident de femme retentit dans un champ de sorgho, au passage du troupeau : « où est le berger ? Les vaches sont entrées dans le champ ! Les vaches sont entrées ! ». Adamou se précipite mais pour rien. Tout est déjà rentré dans l'ordre ; des animaux avaient seulement commencé à se diriger vers le champ en question. Plus loin, un tas d'épineux secs disposés en travers de la piste semble la barrer. Reliquat d'une tentative d'interdiction au bétail de passer ? Adamou contourne l'obstacle et emprunte un lacs de bandes herbeuses qui subsistent au milieu des cultures. Puis les

sentes convergent et descendent dans un vallon au creux duquel stagne un peu d'eau, mais surtout de la boue. Des animaux tentent tout de même de boire en amont. Adamou appelle ce lieu : *jipporDe loope*, le passage boueux, et ne laisse pas le bétail s'y attarder.

En effet, il suffit de continuer tout droit pour parvenir à une rivière avec un courant d'eau, entre des rochers et des rives sableuses. C'est, apparemment, un point d'abreuvement idéal. Pourtant, les animaux vont et viennent, tentent de boire, reniflent l'eau mais, finalement, renoncent. L'eau n'aurait pas bon goût, parce que de nombreuses femmes viennent y nettoyer la vaisselle, des gens s'y lavent et d'autres mettent des peaux à tremper. Justement, une femme arrive, chargée d'ustensiles de cuisine sur la tête. Adamou l'interpelle :

- « - Pourquoi as-tu refusé de me donner à boire, l'autre jour ?
- Tu étais près de la rivière. Est-ce que tu ne pouvais pas t'y rendre toi-même ?
- J'avais gardé les vaches toute la journée et l'eau, ici, n'est pas bonne ».

La discussion s'arrête là, sur une note de tension. Adamou rappelle ses animaux. En face, le passage de rivière conduit à des champs de sorgho : il faut donc empêcher le bétail de traverser. Le troupeau se reforme et longe la rivière. Il s'enfonce dans de grandes herbes d'où n'émergent que les cornages. La masse fourragère est très abondante mais les animaux ne s'arrêtent pas. Adamou lui-même s'écarte du fond de vallée où il est difficile d'avancer dans les herbes et emprunte le bord d'un immense bloc de coton où plusieurs cultivateurs ont travaillé ensemble.

Le troupeau descend vers un autre *jipporDe* où coule une eau limpide. Une nouvelle fois, les animaux s'abreuvent à peine et abordent l'autre côté de la vallée. Changement de décor : c'est un pâturage commun régulièrement fréquenté, au tapis herbacé ras. Le troupeau s'y arrête et se remet à paître dans un endroit connu et apprécié. Quelques grands *Acacia albida* (*caski*) dominent le bas-fond, limité par une épaisse clôture d'épineux qui protège des champs de sorgho. Adamou arrache des plantes grimpantes qui poussent dans les branchages et donne la gerbe à Mbalé, sa vache préférée. Le troupeau longe

lentement la rivière puis traverse une route et débouche aux environs du campement. Les veaux, qui pressentent le retour des mères, beuglent sans cesse. Des vaches répondent et se hâtent. Retrouvailles et premières tétées, au soleil couchant. Mais des veaux, déçus, restent solitaires : ce sont ceux de Younoussa qui garde souvent ses animaux avec Adamou et, ce soir, n'est pas encore rentré. Des enfants forment des groupes sous un grand *Ficus*. L'un tresse un chapeau de paille, l'autre joue de la musique. Mais Adamou va se reposer à l'écart avec un ami. Les animaux se tiennent un peu à l'écart du campement, encore envahi de petites mouches à 17 h 30. C'est seulement plus tard qu'ils entreront dans le parc. Alors, *man-gariba bippi* : la nuit sera tombée. On fermera la barrière du parc.



Comme Oumarou et Gaynaka, Adamou n'a pas accompli tout à fait l'itinéraire de pâture qu'il escomptait, mais il a changé le plus possible de pâturages en cours de journée. Ce faisant, il n'a pas contrarié de front ses animaux et guère fait usage du bâton. Il a éludé le recours à la force en entraînant les animaux plus loin ou en adoptant un parcours de rechange. Le troupeau a évolué presque toute la journée à proximité de champs, imposant un gardiennage permanent. En même temps, c'est aux lisières des cultures que les ressources fourragères sont les plus appréciées, du moins en fin de saison des pluies. Les hautes graminées qui ont grainé forment déjà des touffes de refus. Dans cet espace pastoral étrié et morcelé, le troupeau a circulé sous la surveillance de regards cachés dans les cultures, ceux de cultivateurs qui se tiennent aux aguets du moindre faux pas. Cette impression d'être tout le temps observé aggrave la contrainte spatiale des champs. Adamou n'est pas satisfait de ces conditions qui ne conviennent pas aux animaux. Sans le vieux père, qui ne veut plus changer d'endroit, il ne resterait pas dans ce village.

■ Ousmanou, Aliou et Sali, petits bergers villageois

Au village de Héri, de nombreux cultivateurs, installés depuis 20 à 30 ans, possèdent maintenant un peu de bétail, grâce aux revenus procurés par la culture du coton. C'est le cas de Troumba, un Guidar propriétaire de trois bovins : un mâle, une vache et son veau, âgé de plus d'un an. Les deux animaux adultes, achetés sur les marchés à bétail de la région, sont de race différente, comme presque toujours chez les cultivateurs. Le mâle est un zébu blanc, tandis que la vache à robe rouge ressemble à la race *pulfuli* du Diamaré. Daway, la jeune fille de Troumba, garde souvent les animaux avec ceux des voisins. Elle assure ce gardiennage en alternance, tous les trois jours, avec Ousmanou, un jeune voisin. Justement, aujourd'hui, elle est de repos. Les animaux ont passé la nuit à l'intérieur de la concession (*saare*), chacun étant attaché au piquet à côté des cases. Leur couche est régulièrement nettoyée et les déjections empilées sur un tas avec les détritiques ménagers. Ce compost ne semble pas épandu sur les champs. Il faut dire que le voisin possède un grand champ qui encercle les arrières de la concession de Troumba, sans doute installé plus tard. Troumba fait parfois la traite pour donner du lait aux jeunes enfants. Daway, elle-même, n'en boit pas, parce que ça lui fait mal au ventre. Personne ne fait chauffer le lait avant de le consommer.

Contrairement aux Mbororo et Foulbé, les cultivateurs ne libèrent pas les animaux au petit matin pour une première pâture. Aussi le mâle est-il nerveux vis-à-vis des personnes étrangères à la concession. Daway défait les cordes à 8 h 30 et les animaux sortent aussitôt du *saare* en prenant leur direction habituelle. Ils empruntent d'eux-mêmes un sentier qui circule au milieu des champs, en étant bordé, de chaque côté, de grandes herbes qui forment presque des haies. Plus loin, une clôture de branches d'épineux protège un champ de coton. Daway arrive avec ses animaux à un passage de la rivière Héri qui est le principal point d'abreuvement. La vache et son veau s'attardent dans le lit sableux du cours d'eau dont le niveau a

déjà beaucoup baissé. Sur l'autre rive, des enfants sont rassemblés au pied d'un grand *caïlcédrat* (*Daalehi*) où ils ont l'habitude de se retrouver. En effet, au-delà de la rivière s'étend un pâturage assez vaste au lieu-dit « *Harde Gada Héri* ». Le terrain, parsemé d'affleurements rocheux, est peut-être effectivement stérile (*harde*), mais il reste aussi en herbe pour offrir au bétail un pâturage entre les terroirs. Il se situe en limite mais à l'extérieur du finage de Héri, alors que la plupart des animaux appartiennent aux gens du village.

Ousmanou est déjà arrivé avec les deux bovins de son père. Voici le petit Aliou qui s'occupe des cinq animaux d'un autre voisin de Troumba : deux mâles de labour et trois animaux d'élevage (deux vaches et un autre mâle). Le petit Sali arrive aussi au point de rencontre avec les deux boeufs de son père. Bien qu'il habite au village voisin, il vient toujours garder ses animaux avec ceux de Héri. Il aime jouer avec les enfants de Héri. Surtout, les animaux ont l'habitude de paître ensemble, en constituant toujours le même troupeau. Sali rejoint ses amis en portant une longue tige de sorgho, cultivé en substitut à la canne à sucre. A son arrivée, chacun réclame une part de la tige qui est rapidement débitée et partagée. Partout, des groupes d'animaux commencent à paître dans l'aire commune : des bovins mais aussi des petits ruminants et même des porcs. Une truie court de çà-de-là, suivie d'une troupe de goretts, à la recherche de gousses sous les arbres. Quand elle s'éloigne trop, un jeune s'élançait à sa poursuite. C'est une garde qui réclame de l'attention, disent les autres enfants, parce que les cochons commettent beaucoup de dégâts.

A 10 heures, Daway étant rentrée, Ousmanou, Aliou et Sali poussent les animaux le long de la rivière qu'ils traversent un peu en aval. Ils accèdent à Toumbéré, un pâturage situé, cette fois, du côté d'Héri. C'est un bas-fond limité par une clôture d'épineux. Les cultivateurs ont conservé cet endroit en herbe pour les animaux, en pleine saison des pluies, lorsque les crues empêchent d'accéder au terroir voisin. Aussi l'herbe est-elle rase, après une pâture intense. Pourtant, les animaux se mettent encore à brouter le tapis herbacé, sans dédaigner des tiges amères que les Foulbé tiennent pour impropres au bétail. Les petits bergers ne prolongent guère cette première station

de pâture. Ils descendent le long de la rivière qu'ils repassent. Là, s'étend un autre espace inculte (*Harde Babawal*), ponctué de nombreux tamariniers dans sa partie basse. Le versant, parsemé de plages dénudées, se raccorde à un interfluve cultivé en sorgho, sans aucune clôture de protection. Les vaches paissent surtout près de la rivière, où les herbes sont moins sèches que sur la pente du versant. Mais un champ de coton s'avance en coin dans le pâturage, ne laissant qu'un passage étroit près de la rivière. En disposant son champ de cette façon, un habitant du village voisin a voulu contester l'incursion régulière des animaux de Héri. Les bergers se placent en bordure du champ dangereux. Pendant ce temps, les animaux vont et viennent sur le *harde* et menacent bientôt les parcelles de sorgho, en haut d'interfluve. Une dispute s'amorce entre les enfants, pour décider lequel ira les chercher. Ousmanou, le plus grand, ordonne à Aliou d'y aller, car ses vaches sont les plus proches du sorgho.

Puisque ce pâturage ne suffit pas, les petits bergers entreprennent de descendre encore la vallée. Ils contiennent les animaux le long du coton, puis d'un champ de sorgho accolé au coton, véritables « pièges » à bovins. Le couloir mène à un troisième passage de la rivière Héri, à la confluence encaissée du petit cours d'eau Gatouguel. La confluence est ponctuée de grands caïlcédrats, relique d'une ancienne galerie forestière déboisée. Sur l'autre rive, les animaux s'engagent dans de grandes herbes : le secteur se situe au-delà des parcours habituels des troupeaux villageois. Ousmanou entreprend de remonter un peu la vallée de Gatouguel. A proximité d'un champ de maïs, plusieurs vaches repèrent une aire de décorticage des épis. Elles cherchent, dans un tas de glumes, des épis abandonnés, aux grains mal venus. Ensuite, les bergers renoncent à pousser les animaux plus loin, dans de grandes herbes qui empêchent de les voir. Au moment de retourner vers la confluence, Ousmanou s'aperçoit justement qu'il manque deux vaches ; elles ont dû continuer leur chemin le long du petit cours d'eau. Il immobilise le troupeau à l'ombre des grands caïlcédrats et part à leur recherche. Il ne les ramènera que vingt minutes plus tard.

A 11 h 30, la canicule commence et le troupeau est comme bloqué par les champs ou les herbes trop hautes. Des animaux se

couchent à l'ombre ; d'autres se tiennent debout et ruminent. Les enfants grimpent dans deux arbres émondés, afin de continuer la surveillance par-dessus les grandes herbes. Au moment de la pause de midi, des enfants s'en vont habituellement à tour de rôle chez eux, prendre une collation rapide. Aujourd'hui, ils arrachent quelques touffes d'arachides dans un champ voisin et croquent les cacahuètes en haut de l'arbre. Les animaux se reposent jusqu'à 13 h 20, dans la fraîcheur des deux vallées confluentes, puis se mettent en marche et rebroussement chemin, en retrouvant d'abord *Harde Babawal*. Là, ils recommencent à paître dans un secteur qui leur est familier. Les bergers montent, cette fois, dans un grand tamarinier touffu. Ils s'amuse à lâ-haut, en dégustant des gousses encore acides de l'arbre. Soudain, une voix d'enfant crie près d'une habitation qui domine le pâturage :

« - Voleurs ! Vous êtes en train de voler dans les tamariniers de mon père. Descendez de là tout de suite, sans ça vous allez en chier !... »

Ousmanou est le seul à oser répondre à l'apostrophe :

« - Ces tamariniers ne sont pas à vous. Et je suis monté dans l'arbre pour garder mes vaches. Je ne descendrai pas ! » Peu après, il descend tout de même pour ramener les vaches qui repartaient vers la confluence. Aliou et Sali descendent à leur tour du perchoir, sans mot dire. La cueillette des gousses de tamariniers est une source d'argent pour les voisins de Héri. Au moment de cette récolte, ils entourent les bases des frondaisons avec des épineux pour empêcher d'autres personnes de s'en emparer. Bien que le pâturage soit accessible aux animaux de Héri, une restriction d'usage s'applique aux arbres qui constituent presque un verger.

Comme il fait encore chaud à 15 heures, des animaux se reposent à l'ombre des tamariniers. Un taurillon noir s'approche du groupe des enfants et, placide, se met à lécher la tête d'Aliou assis à terre. Amusés par cette attention de l'animal, Ousmanou se prête aussi à sa toilette, tandis que Sali s'agrippe au cornage et à la bosse dorsale. L'animal se laisse faire : fous rires des enfants... Comme le taurillon baisse tranquillement la tête, Aliou invente un autre exercice. Accroupi, il saisit chaque corne des mains et passe ses pieds entre le

cornage. La position pourrait être dangereuse en d'autres circonstances ! Un peu plus tard, ils se mettent à traire une vache rouge qui se tient, elle aussi, immobile dans la torpeur de l'après-midi. Aliou et Sali tripotent les mamelles, mais la vache se dégage. Ils ont du lait sur les mains et les frottent : « c'est comme du savon ! » Plaisanteries d'enfants qui ne sont pas des buveurs de lait.

Bientôt Aliou veut rentrer, il a faim. « - C'est trop tard, tu n'auras rien à manger chez toi. Tu n'as plus qu'à attendre. On mangera des arachides dans les champs.

- Les arachides, ça ne remplit pas le ventre ! » Sans l'avouer, les autres petits bergers ont faim comme Aliou. Habituellement, ils se relaient en milieu de journée. A 16 heures, ils reviennent au pâturage Toumbéré. Etant désormais chez eux, Ousmanou et Aliou arrachent plusieurs touffes d'arachide dans les champs proches. Ensuite, ils s'amuse à lutter de force pendant que les animaux paissent. Arrivent deux chevriers qui ont pêché des poissons dans la rivière, tout en gardant leurs animaux. Ils disent que les chèvres ne s'écartent pas beaucoup, ce qui permet de se livrer à d'autres occupations. Pendant qu'ils montrent leurs prises aux bouviers, des chèvres se dirigent justement vers une parcelle d'arachide : moqueries des autres bergers. Chacun vante les avantages du gardiennage de ses animaux et tout le monde s'attarde jusqu'à 17 heures à Toumbéré, ce qui explique que le secteur étroit soit très pâturé.

Ensuite, les animaux regagnent d'eux-mêmes le pâturage Harde Gada Héri. C'est déjà le soir. Des animaux se tiennent immobiles. Daway est là pour récupérer ses bêtes. Les enfants retrouvent le petit porcher qui n'a pas quitté l'endroit. Ils se rassemblent sur des rochers. Curieusement, aucun ne joue de la flûte ni de la petite guitare. Ils ne savent pas non plus modeler des figurines d'animaux dans de l'argile. L'un d'eux avoue : *walaa ko mi andi geleng* : « je ne sais rien faire de beau ». Absence d'émulation et de traditions d'activités annexes, transmises par des séries de pasteurs qui auraient gardé le bétail avant ceux d'aujourd'hui. Ousmanou, qui a guidé le troupeau cette journée, s'écarte pour aller se laver à la rivière. Le petit Sali prend déjà la direction opposée, der-

rière ses deux bœufs de labour. Ousmanou et Daway rentrent vers Héri. Après un dernier passage et abreuvement à la rivière, leurs animaux se séparent d'eux-mêmes. Progressant en file indienne dans les sentiers entre les champs, ils regagnent leurs habitations. Quand Daway arrive chez elle, ses animaux ont déjà repris leur place. Il suffit de les attacher.



Les petits bergers villageois ont une conduite de leur troupeau collectif différente des Mbororo et Foulbé : nombreux arrêts de pâture, faible éloignement, retour par le même itinéraire qu'à l'aller, relative indifférence à l'alimentation des animaux. Dès qu'ils entreprennent d'aller plus loin que d'habitude, ils se heurtent à des difficultés pour faire avancer les animaux et renoncent vite. Chaque jour, ils passent et repassent donc sur les mêmes pâturages. Cela leur permet d'abreuver plusieurs fois les animaux par jour. Ce faisant, les animaux des villageois de Héri exploitent surtout les pâturages relevant de terroirs voisins, ce qui est l'origine de contentieux. En saison sèche, l'espace pastoral s'ouvrira à tous les chaumes de cultures. Mais l'assèchement de la rivière Héri posera un autre problème pour la conduite des troupeaux.

Entre trois conduites

Les trois journées et les trois gardiennages diffèrent, mais partagent également des caractères communs : une circulation du bétail presque toujours en bordure ou dans les interstices des espaces agricoles, une hantise des dégâts aux cultures, qui est accentuée par la surveillance cachée des cultivateurs. Parsemés de passages difficiles, les itinéraires illustrent la situation obsidionale de l'élevage dans beaucoup de savanes soudaniennes. Les Foulbé de Héri opposent les conditions actuelles de l'élevage à celle que les anciens ont connue au début du siècle : *naane, ladde Don, durngol on koyDum* : « autrefois, il y avait de la brousse, la garde était facile ». Aujourd'hui, ils se plaignent surtout du manque d'herbe : *sooynde geene*.

Pourtant, en fin de saison des pluies, la pâture des animaux paraît aberrante : ils traversent rapidement les végétations herbeuses abondantes sans y toucher, ils dédaignent les grandes touffes d'herbes au profit de tapis ras et d'herbes basses, ils apprécient surtout les fouillis de plantes rampantes des jachères. C'est qu'à cette période de l'année, la qualité fourragère des graminées est en train de s'effondrer, notamment les teneurs en azote, dans les savanes soudaniennes. L'antinomie entre l'appétence des graminées et leur volume végétal invite à se poser des questions quant à la pertinence des évaluations savantes de pâturages à partir de la biomasse végétale. En fin de saison des pluies et en début de saison sèche, le bétail circule entre des herbes qu'il s'obstine à refuser. C'est seulement plus tard, en fin de saison sèche, quand les disponibilités fourragères seront au plus bas, que ces herbes reprendront de l'intérêt. *Saa'i veelo, Di DaBBita ko haako, ko geene joorDum joorDum* : « quand elles (les vaches) ont faim, elles cherchent même des feuilles d'arbre, même des herbes sèches et très sèches ». Dans ce contexte saisonnier, les mesures de biomasse végétale, par exemple à partir de données satellitaires, redeviennent peut-être pertinentes.

Dans les trois récits, la fin de la saison des pluies impose un gardiennage quotidien des troupeaux. Pourtant, ce travail n'est pas général à tous les éleveurs en savanes. Sur le plateau de l'Adamaoua, au sud de Garoua, les troupeaux circulent librement dans les pâturages à la même époque. Toutefois, les pâturages y sont vastes et tous les champs protégés par des clôtures. Davantage que par les contextes écologiques, les systèmes d'élevage se différencient d'après les contraintes anthropiques. A des espaces pastoraux ouverts, des élevages faciles et des pasteurs dominants, s'opposent des situations inverses dans tous ces registres. A la limite, les distinctions se prolongent dans les comportements des animaux. En élevage « libre », ils évoluent à longueur de journée en brousse ; ils sont un peu sauvages et craintifs des personnes inconnues. En élevage "sous contrainte", les animaux côtoient sans cesse des gens, surtout des cultivateurs. Ils s'habituent à la présence d'autres personnes que les bergers. *Di warti daakaaje non non* : « elles (les vaches) sont devenues des quémandeuses -

ou des charardeuses - (de nourriture) ». Les Foulbé de Héri vont même jusqu'à dire : *jonta Di feri* : « maintenant, elles sont éduquées ». Traduisons qu'elles sont vraiment domestiquées. Mais cette familiarité plus grande des animaux n'est pas du goût des vrais éleveurs.

Bibliographie

Boer (W.F de.), Prins (H.H.T.), 1989, Decisions of cattle herdsmen in Burkina Faso and optimal foraging models, *Human Ecology*, 17 (4) : 445-464.

Landais (E.), Deffontaines (J.P.), 1988, André (L.), Un berger parle de ses pratiques. Inra-Ursad, *Documents de travail*, 111 p.

Picard (J.), 1999, *Espaces et pratiques paysannes ; les relations élevage-agriculture dans deux terroirs cotonniers du Nord-Cameroun*. Thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, 2 vol., 539 p.

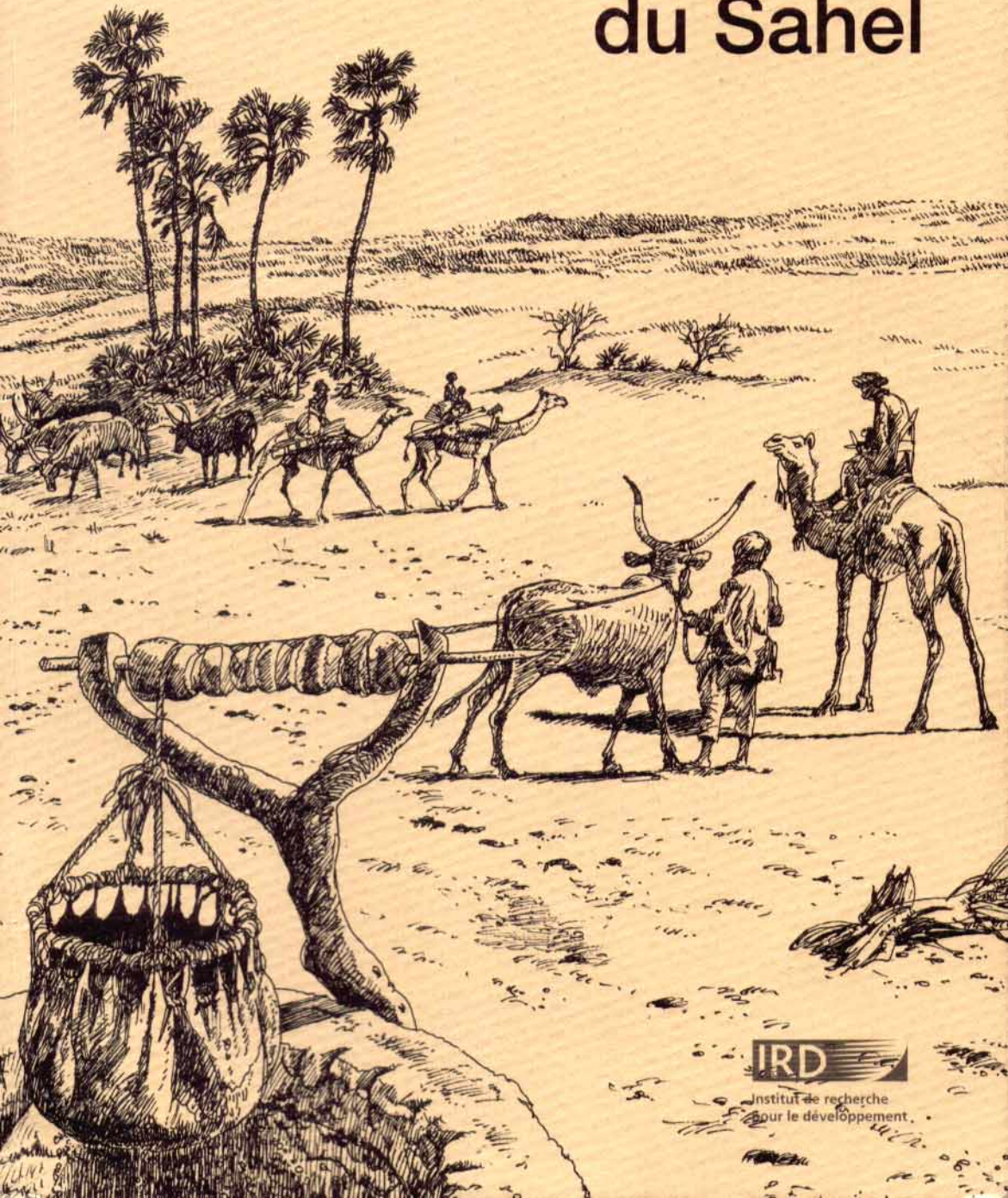
Reiss (D.) *et al.*, 1997, Trois situations d'usage des ressources pastorales en zone soudano-sahélienne. In Seiny (B.) *et al.* : *Agriculture des savanes du Nord-Cameroun ; vers un développement solidaire des savanes d'Afrique centrales*. Cirad-CA : 211-225.

Tezenas du Montcel (L.), 1994, *Les ressources fourragères et l'alimentation des ruminants domestiques en zone sud-sahélienne (Yatenga, Burkina Faso) ; effets des pratiques de conduite*. Thèse de doctorat, Université de Paris XI-Orsay, 273 p.



Hommage à Edmond Bernus

Les temps du Sahel



IRD

Institut de recherche
pour le développement